

INTRODUCTION À UNE PHILOSOPHIE DE LA QUALITÉ  
Contribution aux États-Généraux de la Philosophie

Septembre 2013  
Jamil Alioui

J'aimerais profiter de l'occasion que représentent les États-Généraux pour évoquer certains aspects de l'enseignement de la philosophie, et particulièrement certains problèmes. Étant étudiant en première année master, je crois être en mesure de pouvoir comprendre certains dysfonctionnements inhérents au système académique, dysfonctionnements dont j'aimerais vous faire part. J'aimerais, par surcroît et au-delà de l'articulation d'une dialectique négative, proposer les prémisses, les contours, l'esquisse d'un changement paradigmatique inhérent à la philosophie aujourd'hui, par chez nous, en 2013. Ces ébauches sont, à l'heure actuelle, le territoire principal de mes recherches philosophiques.

Ce qui m'intéresse de prime abord dévoile ses contours déjà, notamment, dans la nécessité nouvelle de savoir ce qu'est la philosophie avant d'en avoir jamais fait. Si l'on avait aujourd'hui à répondre à la question de savoir ce qu'est la philosophie – question qui pourrait encore être posée par un élève de neuvième année amené à s'inscrire au gymnase, par exemple –, nous serions bien embêtés tant les concepts et les paradigmes ont évolué. Cette question m'a plusieurs fois été posée alors que je donnais des périodes de remplacement dans plusieurs collèges vaudois, et un choix s'est alors constamment posé à moi : dois-je répondre *personnellement* à cette question ou dois-je répondre déontologiquement, à savoir, dans l'esprit du système bien rôdé ? Qu'y a-t-il de mieux pour le jeune écolier curieux et naïf ? On pourrait préalablement se demander si une telle opposition est pertinente, mais ce serait mettre en doute l'existence d'une nouvelle forme symptomatique de schizophrénie paradigmatique, ce serait croire que, chez l'individualiste contemporain, l'intérieur et l'extérieur sont réconciliés, ce serait penser, par exemple, qu'il est fondamental « d'avoir du plaisir au travail ». . . Conservons donc, pour l'instant, cette opposition entre moi et la déontologie et répondons à l'écolier.

Dans le premier cas, alors que la discussion s'entame, la réponse s'évince. La philosophie n'est pas quelque chose que l'on manipule, mais plutôt quelque chose qui vient et que l'on appréhende, que l'on pratique, elle n'est pas concept, mais création, articulation et déploiement de concepts. Elle ne se résume pas et sa venue, de moins en moins possible mais jamais impossible, oscille toujours entre contingence et nécessité. Nous pourrions évoquer Thalès, Héraclite, Parménide, Platon, Aristote. . . Citer Kant, Hegel, Marx. . . Lire Spinoza, Nietzsche ou Deleuze. . . Expliquer Husserl, Heidegger ou Merleau-Ponty. . . Nous pourrions tout autant ne citer personne et garder les ouvrages rangés dans la bibliothèque, attaquant la philosophie par la question de son être même, réalisant qu'en nous demandant *ce qu'elle est* nous sommes déjà en train d'en faire. Dans les classes plus difficiles ou moins enthousiastes, un article de quotidien gratuit pourrait tout-à-fait être le terreau fertile d'une réflexion qui amènerait la philosophie, petit à petit, doucement. Les moyens d'amener (à) la philosophie sont – et ont toujours été – multiples et, si la volonté avait été présente, la philosophie n'aurait pas à être expliquée comme on explique l'archéologie ou l'espagnol. Mais le mal est fait ; aujourd'hui la question est : a-t-on encore concrètement l'espace et le temps – les moyens et l'environnement – pour « montrer » à de jeunes intéressés ce que peut être la philosophie en bonne et due forme ? En renversant la question, on tombe sur une autre question : y a-t-il autre chose qu'un acte de foi à l'origine de la motivation des inscrits à l'option « philosophie et psychologie » proposée au gymnase ?

Il pourrait être socioculturellement intéressant de faire une étude quantitative sur les motivations énigmatiques de ces écoliers... Peut-être tiens-je ici d'ailleurs un excellent sujet de spécialisation, une bonne opportunité pour un travail de recherche financé sur, je titre, « la généalogie du philosophe de demain ».

Dans le second cas, je répondrais à contrecœur que la philosophie est un cursus universitaire, une discipline. Comme l'histoire de l'art, l'ethnologie ou l'allemand ; on apprend une méthodologie en bachelor, puis en master on obtient le droit de jouer dans un bac à sable. Ensuite on trouve une niche – exactement comme le font les développeurs d'applications pour iPhone – que l'on exploite pour faire croître son capital bibliométrique. Ce capital bibliométrique, naturellement, rapporte finalement de l'argent – seule finalité – auquel il est indirectement lié, au même titre que les crédits ECTS sont la propédeutique de ce système. A la question de savoir si la philosophie est une discipline comme les autres il n'y a qu'une seule réponse : *il faut bien vivre*. La « noblesse » des études, l'universalité de l'institution universitaire, le désintéret pécuniaire de la recherche fondamentale, la culture véritable, la figure du savant ou celle du « grand esprit » ne sauraient être verbalisées (et donc évoquées, qualifiées) et n'existent ainsi plus qu'en filigrane, c'est-à-dire uniquement pour quelques survivants nostalgiques arriérés qui n'ont pas (encore) perçu ou accepté la gravité de la gangrène dont tout ce système est infecté. « Sois malin mon enfant, ne fais pas de philosophie ! »

Être malin c'est aujourd'hui définitivement mieux qu'être intelligent, c'est choisir « ce qui suffit », le minimum, l'économique, c'est se spécialiser dans un domaine *trendy* et pécuniairement rentable, comme par exemple l'éthique médicale, l'éthique animale, la philosophie des sciences ou encore l'épistémologie. Ces disciplines académiques sponsorisées, dérivées de la philosophie, ne sont en fait que des formes adaptées au paradigme actuel de sophismes qui dissimulent un fondement philosophique effectif dont personne ne traite en substance et que l'on pourrait situer entre ce que, d'un côté, je nommerais la « logocratie » et, de l'autre, quelques principes de chasse. Naturellement, l'approche actuelle de cette chasse, presque systématiquement médico-légale, qui se caractérise notamment par la nécessité méthodologique de l'expertise scientifique et de l'appareil aseptiseur qui vient avec, en trahit l'objet réel qui a perdu le sanguinolent qui aurait pu la rendre intéressante : je veux dire *le poste*. On se garde bien, donc, de permettre aux victimes de cette dégringolade historique une réflexion qui pourrait leur permettre de bénéficier de leur propre baromètre socioculturel qui, si on savait s'en servir, indiquerait immédiatement qu'il y a un problème alarmant. Face au système, la chasse se transforme en piégeage et le chasseur en ressource expédiente.

Nous ne sommes donc pas formés pour faire de la philosophie ; bien au contraire, comme les jeunes gens brillants de l'EPFL ou les têtes brûlées de l'HEC, nous sommes officiellement entraînés à la chasse au poste pour officieusement assurer la pérennité d'une doctrine épidémique. Si j'étais d'accord avec le principe fondateur d'une telle appréciation de la formation, je ne pourrais que me réjouir de l'économie de moyens dont la section de philosophie – et, avec elle, au moins l'ensemble du département de l'enseignement obligatoire du Canton de Vaud – arrive à faire preuve pour éviter à tout prix les réelles difficultés philosophiques en s'orientant directement, comme l'ECAL et beaucoup d'autres établissements, toujours sous couvert d'émancipation, dans la direction de *ce qui marche*...

Si nous sommes redevenus chasseurs, c'est bien parce que nous sommes trop nombreux. Admettre cela, c'est être dans l'antichambre du paradigme de la survie des plus adaptés, version *humanité occidentale 2013*, c'est-à-dire sans effusion de sang (ou, du moins, pas encore). La discipline philosophique, à l'instar de tout le reste, cherche à survivre dans son être (bel exemple de *conatus* spinozien) en s'adaptant aux nouvelles « normes qualité » –

oxymore notoire et incompatibilité métaphysique –, c'est-à-dire aux exigences d'efficience et d'auto-légitimation qui la lient au marché du travail et l'obligent à maintenir la tête hors de l'eau. Le plus ridicule apparaît peut-être lorsqu'on constate que la philosophie d'entreprise, elle-même, n'est plus aujourd'hui qu'affaire de communication ! Personne ne sait où est passé le contenu. . .

J'avais, à l'époque, cette idée d'ouvrir un « cabinet de philosophie ». Il existe bien des conseillers fiscaux, des conseillers conjugaux, des spécialistes de l'image de marque, des orienteurs professionnels, des sexologues, des pédagogues. . . Pourquoi ne ferait-on pas simplement confiance aux philosophes pour tous ces problèmes, leur promettant ainsi d'autres places de travail que dans des chaires universitaires ou des gymnases ? Simplement parce que la philosophie est trop compliquée, trop lente, et trop dangereuse aux yeux de celles et ceux qui détiennent le pouvoir et qui préféreront toujours les sparadraps immédiats et rapides – mais toujours fragmentés et fragmentaires – aux questionnements et aux traitements de fond longs, exigeants, frustrants, fastidieux mais effectifs sur le long terme. De même, la philosophie – lorsqu'on tente de l'intégrer à la société comme rêvaient de le faire déjà les platoniciens – pose directement le problème de l'élitisme, problème insoluble dans la société égalitaire qu'apparemment nous avons voulu. Ce qui se produit est simple : ne pouvant se débarrasser une bonne fois pour toutes de la philosophie, le système préfère l'institutionnaliser, la ranger dans un coin, en faire une sorte d'activité fantoche. . . Cette institutionnalisation aujourd'hui acceptée et, en quelque sorte, achevée est récente et correspond, d'un certain point de vue, à la nécessité de survivre dans le paradigme changeant caractérisé de manière bipolaire tant, d'un côté, par le fait que les enfants qui fréquentent l'école secondaire publique, pour la plupart d'entre eux, ne savent même pas ce que pourrait être la philosophie, que, de l'autre, par une suprématie de l'idéal de l'optimisation absolue.

Le plus grave n'est pas ce sinistre tableau paradigmatique, mais bien l'apparente absence d'alternative déjà diagnostiquée par Adorno dans sa *Dialectique de la raison* puis questionnée à nouveau notamment par Sloterdijk dans *La mobilisation infinie*. La force du verbe a permis aux plus agiles de rendre dépendant du système le seul mode d'appréhension de l'être qui aurait pu rester, d'une certaine manière, méta-systématique. Nous nous sommes débarrassés des outils qui permettaient de sonder réellement la machine dans laquelle nous sommes tous engagés en institutionnalisant la philosophie, faisant ainsi de toute activité humaine un rouage de cette machine. Ceci se caractérise concrètement, pour l'étudiant, par des cours condensés, synthétiques et superficiels, par une approche du type « must see », par le gavage de références « importantes à connaître » pour la survie sur le marché, par le survol des textes et l'optimisation de l'appréhension d'une idée par la lecture d'extraits, par l'encouragement à la compétence utilitaire plutôt qu'à la connaissance motivée, par l'usage d'une méthodologie rigide et établie, par la limitation de la compréhension des concepts comme idées toujours déjà restreintes et circonscrites dans un champ opératoire prédéterminé, par la confusion entre l'universalité des concepts philosophiques et une conception globalisée de la philosophie (et après on critique Hegel. . .) ou encore par la mise au point d'une transmission des compétences optimisée aux masses avides grâce à « l'évaluation des enseignements », système permettant aux plus mauvais étudiants de dénoncer anonymement un prétendu manque de structure dans les propos d'un professeur ou encore l'inaptitude de ce dernier à utiliser les nouvelles technologies informatiques et audiovisuelles, indépendamment – naturellement – de la nécessité de l'usage desdites technologies. . . Et lorsqu'on critique l'institution, elle projette avec brio sa propre condition sur celle de la société extérieure ; cette projection est même devenue, à l'image des diaporamas électroniques et réductionnistes que l'on nous projette aux cours, le signe d'une bonne

santé institutionnelle, et cette bonne santé institutionnelle est trop souvent confondue avec la santé académique : vive l'adaptabilité ! Du coup, les questions essentielles systématiquement aliénées deviennent insolubles et le philosophe, qui voit d'une certaine manière son objet de travail réel confisqué, baisse la tête et trouve une niche, en silence. Nous voilà au moment où l'enseignement s'auto-détermine comme consommateur obligé du budget institutionnel et des ressources, nous voilà à l'époque où l'ingénieur pédagogique explique au philosophe comment enseigner sa matière, nous voilà dans la conjoncture où les problèmes sont dogmatiquement transférés à un extérieur virtualisé. . . Il y a décidément du travail.

La philosophie, face à sa quantification et son irrémédiable adaptation aux impitoyables lois du marché, doit donc nécessairement prendre d'autres formes, muter, se déterritorialiser. Cette mutation n'est pas une nécessité sociale, elle est une nécessité logique. Exactement comme la physique se détermine en tant qu'étude de l'être dans sa plus grande totalité, la philosophie trouve sa détermination dans sa qualité et il est peut-être bon de rappeler que la qualité et la quantité ne sauraient être identifiées que dans le contresens que représentent les très actuels paralogismes des *normes ISO*. La philosophie, par son essence même, ne se situe jamais dans une norme ; et cette opposition entre philosophie et norme, répétons-le, n'est ni d'ordre social ni d'ordre culturel, mais bien d'ordre substantiel. C'est par cette antinomie, au passage, que s'explique la suprématie dans les milieux universitaires de l'approche analytique, à savoir par son adaptation à l'actuel paradigme globalisé et quantifié de la recherche (ne serait-ce que par la langue anglaise – langue de la quantité homogène et du « job » – qu'elle articule majoritairement), par son infaillible objectivité scientifique et référentielle (et, avec elle, son impossibilité de philosopher complètement, relire Deleuze et Guattari) ou encore par la normalisation de ses méthodologies. « Référence », « norme », « adaptation », « globe » et « job » ne sont ici que des substituts maniérés de la quantité. Cela ne signifie pas, naturellement, qu'il faille mettre le feu à l'université, ni que nous devions abandonner nos études en cours de chemin. De tels choix seraient davantage idéologiques que philosophiques, et l'idéologie effraie, en principe, le philosophe. Par contre, cette constatation (car, à l'échelle de la quantité, c'est tout ce que l'on peut faire : constater) invitera les plus prudents à ne pas mélanger torchons et serviettes ; c'est-à-dire à ne pas mélanger ce qu'ils appellent « philosophie » avec ce qui est enseigné à l'université.

Cher écolier, le diagnostic est clair : gangrène généralisée, cancer incurable, scorbut. Ni la phytothérapie ni la chimiothérapie ne nous aideront à sauver l'organisme qui se meurt – corps désormais sans vie –, et c'est avec un pied-de-biche que nous invitons les philosophes à s'en défaire. Effectivement, la seule alternative qui s'offre véritablement à nous, finalement, est la déconsidération absolue de cet amas mourant et, par corolaire, l'usage indiqué – et donc limité – des ressources institutionnelles, c'est-à-dire l'exploitation assumée d'un moyen intellectuel de survivre dans ce monde de braconniers. La philosophie *doit* s'extraire de cette impasse ; il faut comprendre ici *devoir* comme *sollen* et non comme *müssen*, cette différence est absolument essentielle en ceci qu'elle évite de retomber, alors qu'on tentait de s'en extraire, dans le piège de l'institutionnalisation. La survie de la philosophie implique nécessairement aujourd'hui qu'elle se cristallise ailleurs. Cet ailleurs n'est ni spatial, ni temporel, il est qualitatif, il est local. Car l'universel de la philosophie n'a rien à voir avec sa globalisation ; tout l'enjeu est là : maintenir l'universel et lâcher le global, *localiser l'universel* et le porter à l'*existence qualitative*.